

**ANDRÉ BUCHER**

**UN  
COURT  
INSTANT  
DE  
GRÂCE**

**LE MOT ET LE RESTE**



ANDRÉ BUCHER

UN COURT INSTANT DE GRÂCE

LE MOT ET LE RESTE

2018



Cela fait longtemps que je suis pauvre,  
Vous savez, mais je n'en ai jamais pris l'habitude.  
e. e. cummings,  
*No Thanks*, 1935

La croissance pour la croissance, c'est  
l'idéologie de la cellule cancéreuse.  
Edward Abbey

*Un court instant de grâce* est une œuvre d'imagination. Les références à des situations, évènements actuels ou des lieux familiers au lecteur, sont utilisées fictivement. Toute ressemblance avec des personnes, organismes, groupes industriels existant ou ayant existé, serait purement fortuite. Il y a bien une montagne de Palle, en haut de la vallée du Jabron mais elle ne correspond guère à celle décrite au cours de ce roman. L'auteur a retenu ce nom pour son sens étymologique.

La dénomination de cette montagne était sujette à bien des interprétations.

L'on dénommait ainsi le site et suivant que l'on écrivait *Pâle* avec un accent circonflexe ou *Palle* en doublant la consonne, la montagne en question changeait de tonalité, elle variait dans sa signification.

On s'en remettait alors à la couleur, son teint hâve, sa lumière un rien souffreteuse.

Le mot « palle » évoquait à l'origine un linge tendu sur un vase sacré. Une sorte de calice, détenu dans ses plis secrets et ensuite dressé en son sommet sur un autel, que venaient bénir les prêtres suivis du lent cortège des habitants de la vallée. Cette cérémonie devait dater du Moyen Âge. Par extension, à force d'observer les nuages et le manège des vents, on en arrivait à considérer que les cimes se recouvraient la plupart du temps d'un voile épais. La lueur blême auréolant le nimbe qui ceignait l'horizon, renforçait son aura de mystère. Presque une offense. Et à écouter, en croire les anciens, cela n'augurait rien de bon.

Une autre et possible explication, avant que la végétation ne se raréfie puis ne s'arrête aux gélifractions sommitales, résidait dans la présence inhabituelle de bouleaux blancs qui colonisaient, criblaient une parcelle en jachère de leurs troncs argentés avec çà et là des mouillères où prospéraient quelques bosquets de trembles et de sorbiers. Dans la clarté lunaire, sa lumière cendrée, ils en accentuaient encore l'aspect évanescent.

Érigée d'un bloc en cet ultime balcon posé à quelques encablures de la nuée, elle secouait son crâne chauve culminant à plus de dix-huit cents mètres et s'évasait en un cirque béant avec, autour de la tonsure, une frange torsadée de pins noirs et de cèdres.

En s'éloignant du dôme, les pâturages déployés de plateau en plateau se succédaient, d'une pente régulière, pris en tenaille entre les futaies de chênes ou de hêtres, suivant leur orientation. « Les pâtures du vent » plaisaient les rares bergers qui venaient là, sur le penchant, estiver leurs troupeaux. Les murailles de grès et de granit s'élevaient, menaçantes, creusées de failles, de ravines, dues à l'action du gel et de l'érosion.

Une invitée de marque, la neige, s'amoncelait dans cette arène pierreuse empilée des mois durant et contenue par le salutaire rempart de la forêt.

Sur les plans cadastraux, le site était désigné « *Le faix (faîte) de la cime* » tellement cette montagne dite de Palle, soumise dans son entièreté à un théâtre de forces, ployait sous le poids d'un lourd et accablant fardeau. Quelle que soit la saison, elle s'efforçait de dissimuler cet espace sous un voile permanent – un maquillage ou un masque, de blancheur blafarde et de brume. La lumière peinait à en aviver la couleur. Malgré le froid omniprésent sur les hauteurs, le vent déferlait sur son échine comme une tentation ; seul le soleil, valeureux guerrier, réussissait à en esquisser les contours, souligner ses aspérités, en instillant un semblant de chaleur à ce lieu délaissé. Dès qu'il se retirait de la scène, on recherchait en vain les traces et les gestes de ce mystérieux compagnon de tristesse, pendant que s'étirait l'écho lointain de son cri muet, faussement enjoué, parfois déchiré



par le brame des cervidés, dans l'ombre peu à peu rattrapée par la nuit.

La montagne empiétait sur l'horizon, sa masse inerte accaparait le paysage. Une entité dure mais également fragile, avec la forêt pour territoire, que l'on ne saurait dompter et modeler à sa guise. On s'interrogeait sur son devenir. Que penser de ce pays? Un endroit improbable ayant lié pacte avec le temps, des monts scellés à l'infini de la terre jusqu'au ciel? Les arbres, les rochers, le peu de terrains cultivables, les prairies, la rivière: tous à la fois offerts et réfractaires à la venue, la survie des quelques êtres ou familles, tour à tour inscrivant leur passage, leur histoire, et dont le nombre comme la durée d'existence, s'amenuiserait à chaque nouvelle génération?

En revanche, les éléments naturels tantôt bienveillants, tantôt féroces, abondaient lorsqu'il s'agissait de contribuer au spectacle. Dès lors, on avait l'embarras du choix.

Un peintre tourmenté, d'une main maladroite, aurait pu préfigurer ainsi l'endroit.

Par temps sec, le soleil tirait sur sa longe, il ratissait au galop les crêtes pour, de ses premiers rayons, aveugler la cohorte d'ombres qui tapissaient les moraines et les dolines. Il rassurait les superstitieux et les incrédules.

Par contre, vers la fin de l'automne, le chant des tambours d'orage et de grêle ruisselait de partout dans les combes, le bassin-versant, les collines. Dans leur chute amortie par le relief, les liminaires soupirs de pluie se répandaient entre les arbres. Les gémissements devenaient lamentations bien vite transformées en trombes d'eau, se déversant en continu dans la vallée.

La providence de ces débordements, dans une région de montagnes sèches, pouvait à tout moment dégénérer en catastrophe. Or les superstitieux, eux, le savaient. Résignés, découragés, ils finissaient par s'en aller. La poignée d'irréductibles (les incroyables...) retranchés dans leur îlot faisaient le gros dos, ils attendaient que la neige prenne le relais, elle seule étant à même de regonfler les sources. Cette dernière, ne tenant pas toujours ses promesses, ressemblait davantage à une magicienne qu'à une guérisseuse. À défaut de soigner, elle dissimulait les anomalies, ce qui, au final, rendait les gens mutiques. De parcourir sans trêve ces étendues hostiles, ne croiser âme qui vive; ne pouvait procurer l'envie de s'adonner au charme trompeur de la parole. Tout juste si l'on bougonnait, passant en revue les aléas du climat, le froid, le vent, les inondations ou la canicule, les petits tracés de santé, etc. Dès lors, on se barricadait à nouveau de l'intérieur pour une séance de cinéma muet.

De toute évidence, à soliloquer de la sorte sans quelconque interlocuteur, lorsque le hasard infirmait la règle, on s'avérait presque surpris par les questions d'autrui. On se mettait alors à tergiverser et recourir à plus de temps pour y répondre.

Il fallait aussi compter avec un autre genre de paroissien, les corbeaux. Des conteurs d'histoires souvent tristes, quelquefois drôles. Siégeant depuis leur étrange parlement, ils délibéraient volontiers des us et coutumes et de l'avenir de ce pays. L'hiver, le vent s'emparait de leurs cris et de leur magie noire. Posté en bordure de falaise, il jetait dans le vide leurs sortilèges. En scrutant avec attention la roche, on attribuait à leur pouvoir la naissance d'une source. On aurait pu croire qu'alarmée, elle tirait la langue et dans sa

chute, dévalant la paroi, qu'elle hésitait à franchir l'étroit défilé des gorges. Comme si elle tentait de revenir sur leurs palabres, afin de desserrer le nœud coulant ou l'étau conspiré par la nuit.

Dans cette noirceur profonde, le ciel ne désemplissait pas, allant même jusqu'à conserver les étoiles anciennes. À l'aube, il lâchait sa provision de silex, papillons éphémères qui palpaient encore, silencieux dans les trous d'air, de la même lignée pour ce qui relevait des ailes, mais privés de voix et orphelins des oiseaux. Ce semblant de terminus, ou cul-de-sac à l'indifférence immuable, paraissait voué à un avenir dépourvu d'enjeux ou de surprises autres que celles du climat. Les années s'emboîtaient, lui conférant peu à peu une forme d'impunité à l'instar des passages réguliers, pour la plupart inoffensifs, de nuages, le plus souvent laiteux, suspendus dans la pâle lueur flottant sur les monts.

Il en allait de même à l'occasion des différentes rumeurs du vaste monde. Elles s'essoufflaient, se dégonflaient d'elles-mêmes tant la petite histoire régnant sur ce lointain territoire primait, les reléguait au rang des bizarreries sur lesquelles il valait mieux ne guère s'attarder. Sans doute le devait-on à cette chaîne montagneuse qui, dans sa géologie impavide, libérant ses forces souterraines telle une roue folle dans l'axe de l'univers, absorbait les époques, les désordres et même le moindre évènement.

À partir de l'agglomération la plus proche, l'entame de la vallée, pour s'y rendre, servait à présent de repoussoir. De tout temps considérée préservée et sans nuisance, elle exhibait – dans les parages de la bretelle d'autoroute et ceci afin de bifurquer, revenir en pays civilisé par la départementale, les oripeaux du bourg centre à grand renfort de

banderoles, de publicités et de pancartes. Cette étrange conversation optique colonisant la campagne, se poursuivait sur les premiers kilomètres en traversant un ou deux villages dorts, avant de s'estomper, se confronter au relief. Au fur et à mesure que l'on progressait, il devenait fréquent d'apercevoir des ruines éparpillées, empilées çà et là comme par inadvertance, ou encore de passer devant les portes closes, les volets fermés, dans l'unique rue principale du moindre patelin désœuvré.

On éprouvait le sentiment de déranger le silence, les murs – murés, les mots pour le dire *idem*, par un ouragan emportés. On se consolait tant bien que mal, se disant qu'ils allaient peupler, occuper l'espace puis côtoyer le ciel de long en large, pendant que, suspicieux, les rapaces les examineraient. Ils comprendraient vite que ce n'était pas de la nourriture pour eux. Même la lune, au tomber du jour, se fatiguait de cette désolation et sur le point de remiser son croissant refroidi au rayon accessoire dans la grande penderie des cieux, elle s'accrochait aux cintres de cet immense amphithéâtre entouré de rochers.

Après avoir franchi le col, un chemin communal engravé, truffé d'ornières, se substituait à la route goudronnée. Il plongeait dans les tréfonds du massif. Ensuite, au terme d'un faux plat, il longeait une rivière ou plutôt, lors des crues, un gros ruisseau parcourant toute la vallée. À l'amont du coude qu'il décrivait par le défilé, il alimentait un chenal ayant servi de canal de dérivation ainsi que d'arrosage, quand le petit moulin ourlé de champs de céréales et la scierie, désormais désaffectée, encore fonctionnaient.

Une fois amorcé un détour sinueux à travers bois, la piste remontait sensiblement et au panneau signalant « voie sans

issue », on débouchait sur le hameau proprement dit. Une ou deux mesures adossées à un pigeonnier bancal, quelques bâtisses en pierre au toit écroulé, réparties de chaque côté d'une rue pavée et enfin en poursuivant l'examen, des vestiges de granges, écuries ou cochonniers servaient d'entrée en matière à un petit pâté de maisons en ruine éprouvant bien du mal à dissimuler leur jeu. Les ronces dépassant des gravats avaient beau s'entortiller devant les pas-de-porte, la bise, la tramontane n'hésitaient pas à moucher le nez des pancartes « à vendre », lorsque d'aventure et en cas de visite, les bicoques en question se prenaient d'envie de tousser. Il ne restait qu'un bâtiment plus conséquent à peu près en état, autrefois une école, loué l'été depuis trois ans à des bergers. La vue d'ensemble donnait l'impression qu'un dieu retors avait bazardé le tout de dépit, au milieu de nulle part. Le seul démenti, indice attestant d'un minimum de modernité, résidait dans la présence en enfilade des pylônes électriques et poteaux du téléphone, qui laissaient supposer qu'un dernier feu vacillant figurait toujours au tableau. Pour cause, le chemin continuait sur sa lancée, souligné par la même ligne de pente, pour atteindre et atterrir sur un tertre, une ferme d'allure robuste, adossée à un talus herbeux et orientée au soleil levant.

Dans son sillage, un antique cimetière communal somnolait, enclos de murets, à l'intérieur quadrillé par deux rangées de cyprès. Il abritait les mauvaises herbes courant entre les tombes délabrées, à l'exception, au fond, de trois stèles fleuries, encore bien conservées. En retournant sur le flanc côté sud, on remarquait une grange récemment construite, pour moitié écurie et l'autre fenil, avec un poulailler plus une remise à bois.

De part et d'autre, peu de signes de vie, juste la dure fantaisie du relief. En face à l'ubac, le soleil venait parader et percuter brièvement une falaise de calcaire investie par les corbeaux d'où surgissait la source précédemment citée. Elle approvisionnait le cours d'eau en contrebas. Sinon, dans le prolongement du jardin puis du verger, les prairies caracolaient jusqu'aux plateaux, trouant parcimonieusement les étendues boisées.

Le peintre à l'origine pressenti n'aurait probablement jamais pu saisir dans sa plénitude ce panorama singulier et achever son œuvre en la qualifiant à la hâte de « nature morte ».

Décembre 2015.

Après le décès d'Édouard, Émilie, le cœur en berne, n'avait guère eu loisir de s'apitoyer, voire de réfléchir au prétendu travail de deuil. Rien que d'en envisager l'idée, elle s'énervait, se disant qu'on ne savait jamais si les larmes versées à l'origine pouvaient se reproduire tout en demeurant toujours sincères. Elles servaient à diluer l'émotion mais restaient impuissantes face à la mémoire.

Émilie ne consultait personne, elle ne tenait aucun journal intime. Pourtant quand les ombres s'immisçaient dans la pièce, elle éprouvait le besoin de s'adresser à son époux. Le soir donc, se tenant debout à l'angle de la cheminée, elle lui résumait sa journée.

Bien sûr, elle n'entretenait pas la moindre illusion quant à la teneur ou l'issue de son quotidien et lancinant monologue. Non, elle s'accordait juste le droit de penser que les paroles, se faufilant dans l'âtre, se mêlaient aux flammes et qu'en guise de réponse la chaleur se propageait en retour à son cœur puis dans ses membres, en un secret assentiment.

Si l'on retournait trois années en arrière, presque jour pour jour, lors d'un incendie, Émilie perdait son mari. Leur fils Serge était absent, ayant quitté la ferme en 2009 pour s'installer dans le nord de la France.

Tout avait commencé par un nuage de fumée paraissant encore lointain. Soudain le vent avait brutalement changé de direction et attisé le feu qui couvait. Les flammes

bondissaient sur l'aire et, par chance, elles contournaient la maison à l'abri du talus. Émilie revoyait Édouard qui, hébété, se démenait sur le toit de la grange parmi la poussière, les cendres, les escarbilles, comme assailli par un nid de frelons. S'apercevant que le feu s'embrasait de toutes parts, il était descendu de l'échelle pour se ruer dans l'écurie, en dessous du fenil rempli de foin. Il s'était mis à exhorter, tirer par le licol les deux vaches affolées, meuglant telles des possédées, qui finirent par sortir dans l'enclos. Il n'aurait pas dû revenir dans la fournaise, hurlant à sa femme qu'elle lui passe les seaux à la chaîne, tout en continuant d'asperger le bardage avec sa lance. Une poutre faîtière avait lâché pour s'écrouler sur lui, le tuant sur le coup.

Désormais, chaque fois qu'elle désirait allumer son feu, Émilie pensait à son corps brûlé, alité tout près dans un cercueil au petit cimetière, se consumant peu à peu et dont il ne devait plus subsister qu'une flamme froide, un infime murmure à l'oubli.

L'existence cahin-caha se poursuivait. Elle entraînait dans une phase transitoire, le temps paraissant suspendu, la succession des jours quelque peu dérisoire, à l'identique d'une voix lui parvenant par bribes ou intermittence, enfermée dans un long tunnel. En y réfléchissant, dans cette conscience aiguë de la douleur et de la perte, un incendie survenant les premiers jours de décembre, constituait un incident peu commun. Il instillait une forme de terreur à ne pouvoir expliquer ou élucider les circonstances car elle ne comprenait toujours pas ce qui avait pu le causer. La charpente était en bon état, aucune trace suspecte n'avait été décelée. Lorsqu'Édouard fut assommé, blessé mortellement par la chute du madrier,



le feu était sur lui. Après l'avoir traîné hors de la grange, elle appelait les pompiers et, pendant plus d'une heure, elle s'était escrimée, épuisée à jeter des bassines d'eau, arrosant la cour au tuyau avant de circonscire et enfin maîtriser le sinistre. Les pompiers la découvrirent, prostrée sur l'aire, enveloppée d'un plaid, assise à côté de son mari. Désirant bien faire et avec l'intention de la soustraire à la vue du corps, le capitaine insista pour reconduire Émilie à l'intérieur. Elle s'était dégagée de son étreinte, avait défait son manteau et demandé aux secouristes de le recouvrir, en attendant le médecin. Ensuite, sans ajouter un mot, à pas lents, elle s'était rendue chez elle. Le soir même, elle n'avait pas réussi à s'endormir. Lorsque sournoisement, entre l'éveil et le songe, le sommeil paradoxal l'engourdissait, les cris de son compagnon entraient par effraction dans sa tête et l'incendie se rallumait avec la lueur fugitive de son rêve.

Comble de l'ironie, le lendemain, il avait plu sans discontinuer. Ses plus proches voisins les corbeaux ne cessèrent de sillonner le ciel, gigotant en silence dans leurs cirés noirs. À la nuit, Émilie sut que la danse de mort était finie car il ne restait plus de leur passage que le souvenir du souffle de leurs ailes en mouvement dans l'espace. Tout d'abord les cauchemars l'assiégèrent puis ils s'atténuèrent, pour ne laisser qu'un seul rêve, bien que toujours angoissant, dans lequel, elle reconnaissait à travers la fumée étouffante le visage d'Édouard. Celui-ci, la bouche ouverte, les yeux révoltés, semblait vouloir lui parler. Dans son sommeil enfiévré, elle expirait bruyamment, expulsant l'air à la façon d'un cervidé épuisé par sa lutte avec un rival, qui en vain ventile. Alors que l'effroi la gagnait, déchirant le songe comme – en refusant de la lire – une lettre que l'on rejette, elle s'entendait crier. Elle

comprenait subitement qu'il s'agissait de ses propres mots se déversant dans la gorge de son mari aphone, alors qu'un effrayant trou noir d'un coup l'engloutissait. Elle se réveillait hagarde et en nage, étonnée d'être saine et sauve et qu'un cœur même en miettes puisse encore s'obstiner à battre.

La période mouvementée du brame pendant la lunaison et l'équinoxe d'automne était achevée depuis plus d'un mois. Les voix du vent se mélangeaient, les feuilles mortes jonchaient le sol gelé. Les cervidés, respirant le mystère de la crainte, les premiers jours de décembre, devancèrent la neige pour redescendre dans la plaine. Au cours de la journée, quelques poches de soleil, menus hochets, petits moulins à prière, maintenaient un semblant de chaleur. La nuit, parmi le ciel labouré, la lune agrenait son semis d'étoiles filantes qui germaient en luisant l'une après l'autre, avant de chavirer et s'abîmer dans l'immensité. Les oiseaux sédentaires repliaient leurs ailes, leurs images sonores, en interrompant leur mélodie. Émilie n'aspirait plus qu'à se métamorphoser en ourse, enfouie dans le poudrin, avant de sombrer dans un grand tourbillon onirique. Un subterfuge pour célébrer ce troisième anniversaire. Déjà ! Elle murmure, et aussitôt le regrette. Elle veut croire que les corbeaux, les poissons, le héron, les cervidés veillent tour à tour sur elle. Que leurs ailes et nageoires, leurs becs et leurs bois d'ordinaire dévolus à l'air, la forêt, le ciel et la rivière, la protègent. La lune complice confirme, elle salue puis lui sourit tandis que les étoiles envahissent le firmament, semblables à des oies des neiges. Émilie s'en convainc, elle en a besoin, le genre de certitude qui en vaut bien une autre. N'empêche, la plupart du temps elle n'y pense guère mais il suffit soudain

de se dire : ça y est, l'hiver est là, il risque de se montrer bien long, pour que la solitude lui pèse.

Cependant, au début elle ne l'entrevoyait point comme une punition. À la rigueur une épreuve, la suite rapprochée de sensations décuplées par le silence. Elle avait conservé un livre de contes ponctués de quelques illustrations. Un cadeau de ses parents. En triant des affaires, elle l'avait sorti du coffre où il végétait depuis des années. Le parcourant, elle ne se remémorait aucune des petites fables qui y figuraient. Elle s'arrêta sur une série de croquis en couleur où l'on distinguait un gros corbeau – son animal fétiche, juché à la fourche d'un chêne sous un soleil de nuit. Elle passa à la vignette suivante, préférant ignorer le texte. La branche sur laquelle il reposait devait avoir cassé, entraînant dans sa chute le corvidé au sol. Il donnait des coups de bec sans réussir à la faire remonter avec lui, pendant que la lune s'installait dans l'arbre à leur place. En examinant la seconde planche, elle semblait avoir changé d'avis, alanguie, désormais étendue au fil de l'eau. Émilie remarqua le choucas à présent posté sur la rive, l'air indécis. Probable qu'il ignorait s'il savait réellement nager. Il piétinait, donnant l'impression de vouloir la rejoindre. Toutefois, une de ses ailes pendait. Brisée, comme la branche, Émilie pensa, aussi il ne parviendrait plus à s'envoler. L'ultime ébauche, plus épurée, le représentait : noir de l'air exploré sur fond blanc, avec une légende où elle lut ces lignes :

Corbeau de l'aile boite

Quand vent s'endort

Neige ranime

Son rêve brisé

Elle referma le livre, soudain attristée.

En fait, un drame vous heurtait toujours de plein fouet. On encaissait le choc, on faisait front comme on pouvait. Les jours défilaient lentement tandis qu'Émilie s'activait dans une espèce de frénésie, tentant de faire taire la scie qui vibrait en permanence sous son crâne. Dorénavant, elle redoutait les temps morts lorsque le vent et la pluie vous freinent, qu'ils s'invitent malgré les murs, le toit et la porte. Que même en pleine journée, la maison reste obscure, quasiment hostile et glaciale. Alors elle démarrait une flambée dans le poêle à bois avant le petit-déjeuner, pour ne pas avoir à manger le cœur froid. Par temps neigeux les flocons, plus curieux qu'une bande de pies, s'accumulaient, se hissant les uns sur les autres derrière la fenêtre. Émilie s'en détournait, elle avisait la table où, quotidiennement, à l'angle, elle plaçait le bol de café de son mari. Un bol plein devant une chaise vide. Pathétique! Aussi ne résistait-elle pas longtemps. Elle enfilaient la grosse veste d'Édouard puis s'en allait apporter des croûtons de pain trempés dans du lait avec quelques graines de millet dans la mangeoire des oiseaux. Elle s'éloignait sensiblement. S'ils tardaient à venir, elle examinait les traces de ses pieds parmi toute cette blancheur immaculée, au regret de constater qu'aucune autre empreinte de bipède ne se manifestait à des centaines de mètres à la ronde. À cet instant précis, elle se sentait seule, vraiment seule et désemparée. À ne pouvoir se répéter que des histoires sans paroles de peur que les mots ne gèlent. De finir par préférer l'absence, plutôt que l'idée même d'avoir de la compagnie. Elle songea à la jeune fille qui, après avoir fréquenté l'école communale, dès sa onzième année, était partie en 1966 pour intégrer le collège du bourg. Ensuite à peine munie d'un certificat d'aptitude professionnelle, la grave maladie de sa